

Créteil 1986

Le regard attentif

Le 8^e Festival international de films de femmes de Créteil se déroulait du 14 au 23 mars, avec un programme particulièrement chargé: un hommage à Dorothy Arzner, l'unique réalisatrice populaire à Hollywood dans les années 30, une rétrospective des films de Mai Zetterling, un hommage à la comédienne Bulle Ogier avec la projection de ses dix meilleurs films, une nouvelle section ouverte aux réalisatrices françaises, et surtout la compétition proprement dite: 52 films venus de 17 pays.

par Hélène Lazar



Deux films ont dominé, pour des raisons différentes, cette compétition: *Le Contact*, de la polonaise Magdalena Lazarkiewicz, qui a obtenu le prix du jury, et *Anne Trister*, de Léa Pool, à qui est allé le prix du public. Le premier est un hymne à la maternité; le second raconte une histoire d'amour entre deux femmes. Des sujets, on le voit, très différents... Mais que dire alors de l'atmosphère dans laquelle ils baignent? Entre la Pologne évoquée par *Le Contact*, où le monde est à l'image d'un hôpital-prison aux murs sinistres, et les peintures multi-dimensionnelles d'*Anne Trister*, à la recherche d'elle-même dans un Montréal où tout semble possible malgré les difficultés, il y a un fossé que certaines spectatrices n'ont pas pu franchir. Le film polonais en a agacé plus d'une avec son atmosphère misérabiliste et son ton quelquefois moralisateur («Une femme a le devoir d'avoir un enfant. C'est ce qu'elle peut faire de plus important»), tandis qu'*Anne Trister* était l'objet d'une véritable ovation.

Ces réactions sont révélatrices de l'écart culturel qui existe (et se creuse?) entre des pays où, selon le degré de développement et de liberté, les préoccupations des femmes sont aux antipodes. Car on pouvait, ce fut mon cas, aimer les deux films et constater qu'au-delà des différences et de l'incompréhension qui en découle parfois, le propos n'est pas si éloigné.

Dans les deux films, les réalisatrices s'intéressent à l'amour-amitié entre des femmes. Dans *Le Contact*, c'est la rencontre, dans une chambre d'hôpital, d'une jeune femme suicidaire hantée par les agressions sexuelles qu'elle a dû subir de son père, avec une danseuse, belle, comblée par la vie: elle a la passion de son métier, un compagnon qu'elle aime et un enfant. Elle en attend un autre, raison de son entrée à

l'hôpital: sa grossesse se déroule mal. La relation qui se noue alors entre les deux femmes permettra à la jeune névrosée de trouver la force de s'en sortir. Elle décide de se battre pour obtenir de se faire inséminer. Quant à la jeune danseuse, on la sait bientôt condamnée. Autour d'elle, l'étau se resserre; on l'empêche de voir son mari, puis son enfant, et elle meurt dans la solitude totale. «En Pologne, me dira Magdalena Lazarkiewicz, les femmes sont fondamentalement seules.»

Deux parcours parallèles, donc: celui d'une mort et celui d'une renaissance. Magdalena Lazarkiewicz, dont c'est le premier film, insiste sur ce deuxième aspect. Elle a voulu montrer qu'une femme pouvait vaincre toutes les barrières et voir reconnaître son droit à la maternité en dehors des normes sociales et même de toute relation sexuelle. Dans une Pologne catholique et ultra-traditionnelle, il semble que ce ne soit pas une mince revendication: «Chez nous, le féminisme n'existe pas. Les femmes en général acceptent leur rôle. Elles sont très dépendantes culturellement des hommes.» Mais plus que tout, il faut dire que *Le Contact* est un beau film, un grand film, d'une cinéaste qui fera certainement parler d'elle. Certaines images ne s'oublient pas: un regard de femme à la fenêtre, un appel au secours que nul ne peut entendre; une main qui en touche une autre par-dessus un lit d'hôpital. Le tout dans une atmosphère cauchemardesque et avec le souci d'éviter le réalisme; l'histoire de ces deux femmes prend ainsi une dimension aussi bien politique qu'existentielle.

L'événement du Festival...

La volonté de s'accomplir, par-delà les obstacles, on la retrouve évidemment dans *Anne Trister*, qui fut pour beaucoup l'événement du Festival. Léa Pool recevait le prix du public pour la deuxième année (en 1985, c'était pour *La Femme de l'hôtel*,

mais l'accueil fut cette fois particulièrement chaleureux. Il faut dire qu'*Anne Trister* a de quoi séduire. Film très maîtrisé, où musique et peinture ont leur propre langage, c'est aussi un film dont les espaces blancs laissent place au rêve et à l'imaginaire. Il faut parler aussi de l'extraordinaire prestation de Louise Marleau, qui s'est vue décerner le prix d'interprétation féminine, et des débuts plus qu'encourageants d'Albane Guilhe, qui en quelques jours s'est acquis la sympathie de tout Créteil.

Car l'originalité de Créteil, c'est le rôle qu'y joue le public. Voilà sans doute un des rares festivals où le public a la parole (et la prend...). Les rencontres avec les réalisatrices et les comédiennes ne sont pas pure formalité. Les débats qui suivent les projections sont toujours très animés: Ils apportent aussi, parfois, une information indispensable pour replacer le film dans son contexte «culturel». Il en allait ainsi pour *L'Heure de l'étoile*, un film brésilien de Suzanna Amaral. Avais-je oublié que le Brésil est un pays pauvre, où l'analphabétisme est monnaie courante et la situation des femmes d'origine modeste peu enviable? Ce film est un cinglant rappel à la réalité.

Pour raconter l'histoire de cette Bécassine brésilienne ignorante et naïve, qui, la tête pleine des images de bonheur que véhiculent les médias, va d'échec en échec, Suzanna Amaral trouve le ton juste, entre la moquerie et l'affection. *L'Heure de l'étoile* a obtenu le prix de la mise en scène (voir *Cinéma Femmes...*).

Mais plus encore que les longs métrages de fiction, les documentaires ont étonné cette année par leur qualité, leur courage, leur acuité dans l'analyse de situations parfois complexes ou douloureuses. À commencer par *Les Folles de la place de Mai*, de deux cinéastes américaines, Susana Munoz et Lourdes Portillo. Ce film, qui a obtenu le premier prix, est consacré aux témoigna-

ges, souvent bouleversants, des mères des 30 000 personnes portées disparues en Argentine pendant la période noire de la dictature des généraux, avant l'élection de Raoul Alfonsín.

Autre pays, autre oppression: *Maids and Madams*, de Mira Hamermesh, aborde le problème de l'apartheid à travers la relation ambiguë qui unit en Afrique du Sud les patronnes blanches à leurs domestiques noires. Ce film, que j'ai trouvé remarquable, offre en microcosme un portrait de toute la société sud-africaine: rapports piégés entre Noires et Blanches, mauvaise conscience des unes, révolte contenue des autres, et, sous-jacent, le défi que représente une solidarité féminine dans un tel contexte.

Breaking Silence, de Thérèse Tollini, témoigne d'une même sensibilité pour traiter une question tellement taboue: l'inceste. Dans ce film, comme dans les précédents, c'est la qualité des interviews qui surprend le plus. Qualité que l'on retrouve dans *Quel numéro? What number?*, de la Québécoise Sophie Bissonnette: elle sait remarquablement donner la parole aux femmes «ordinaires», ici pour révéler l'envers de ce qu'on appelle la «révolution informatique».

«Les femmes sont des documentaristes extraordinaires», disait Elisabeth Trehard, l'une des organisatrices du Festival, lors d'une soirée-bilan, ajoutant qu'il fallait sans doute attribuer cette réussite «au regard attentif qu'elles portent sur le monde.

Les femmes ont le mérite d'être très subjectives, d'être de parti-pris».

...et son ouverture

Pour les organisatrices, le bilan de ce 8^e Festival était donc très positif: près de 30 000 entrées (soit 10 000 de plus que l'année précédente). Il faut dire que les lieux de projection s'étaient multipliés. Mais il est également incontestable que le public s'est diversifié.

Certes Créteil, ce sont d'abord les fidèles, celles qui ont suivi depuis huit ans l'évolution du cinéma des femmes, qui en sont les critiques compétentes et passionnées, qui parlent parfois avec nostalgie des premiers festivals à Sceaux, «où l'on était entre nous»... Mais Créteil, c'est également, et de plus en plus, cet autre public, plus composite, plus masculin aussi, moins militant, et que les organisatrices cherchent à toucher en plus grand nombre grâce à de nouvelles formules. Ainsi, on inaugurait cette année plusieurs nouvelles sections: l'une, intitulée «autoportrait», permettait de mieux connaître Bulle Ogier à travers dix films choisis par ses soins; l'autre était consacrée aux réalisatrices françaises, dont on pouvait voir dix films, ceux d'Agnès Varda et de Coline Serreau bien sûr, mais aussi ceux, moins connus, de Charlotte Silvera (*Louise L'insoumise*) ou de Pomme Meffre (*Le Grain de sable*); une dernière section enfin s'ouvrait à des films primés dans d'autres festivals défendant le «cinéma d'auteur».

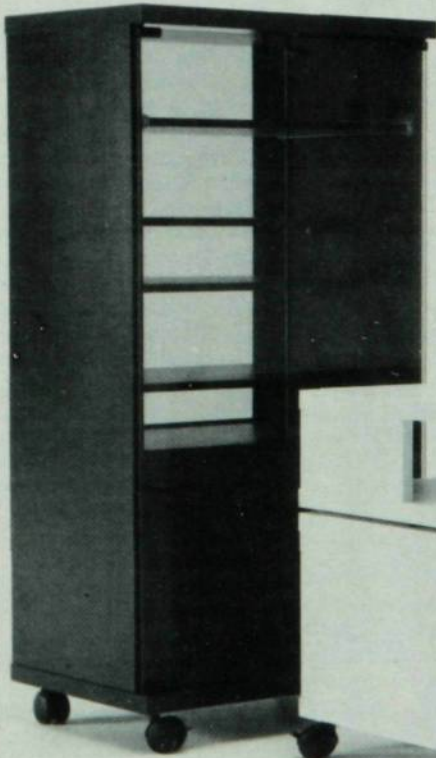
Car la mission du festival de Créteil sem-

ble de plus en plus s'identifier à la défense de ce qu'on appelle le cinéma d'auteur: un cinéma sacrifié par les lois du marché, oublié des médias et des professionnels, et où, comme par hasard, les femmes sont légion.

La couverture de l'événement par les médias est d'ailleurs révélatrice: avant le Festival, quelques articles sur les valeurs sûres comme Dorothy Arzner, Mai Zetterling et Bulle Ogier. Après le festival, le silence presque complet... «Le succès de Varda ou de Serreau (*Trois hommes et un couffin*) est l'arbre qui cache la forêt, remarque Elisabeth Trehard. Pour les autres, les difficultés de production et de diffusion sont encore plus grandes qu'avant.»

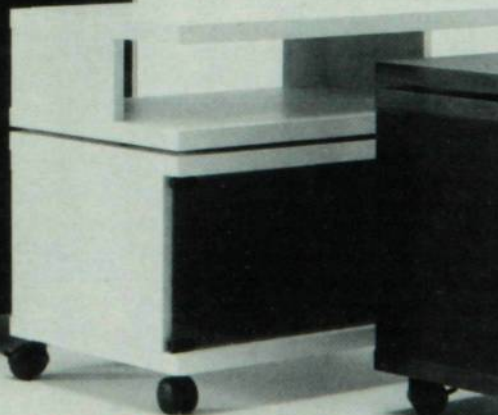
Enfin, aux difficultés du cinéma d'auteur vient s'ajouter la conspiration du silence qui sévit en ce moment en France à propos de l'expression et des droits des femmes. C'est dans l'indifférence générale que le ministère des Droits de la femme a disparu et comment s'étonner, faisait remarquer la comédienne Delphine Seyrig, que le cinéma français ne propose plus de personnages féminins intéressants (à l'exception de la superbe Mona de *Sans toit ni loi*, d'Agnès Varda)? Il n'était pas surprenant, dans un tel contexte, d'entendre la plupart des réalisatrices françaises présentes au festival se défendre d'être venues à un festival-ghetto.

Et pourtant, le mérite d'un festival comme Créteil n'est-il pas de faire sortir les femmes et leur cinéma d'un ghetto particulièrement insidieux: celui du silence? ✕



dixVersions

LES RANGEMENTS
TV ● VIDÉO ● AUDIO



4361, St-Denis (métro Mont-Royal)	(514) 284-9374
1188, Sherbrooke ouest (Maison Alcan)	(514) 284-1013
Promenade du cuivre	(819) 762-8570
3184, boul. St-Martin ouest (face Centre 2000)	(514) 682-3919
183G, boul. Hymus, Pointe-Claire	(514) 694-5969